



HORACIO CASTELLANOS MOYA Roman

Terreur au quotidien

Salvador, 1980 : la guérilla sévit. Le poison de la violence contamine tout le monde. Avec *La servante et le catcheur*, Horacio Castellanos Moya livre un roman magistral.



Horacio Castellanos Moya.

DOCUMENT REMIS

Avec ce septième roman traduit de Castellanos Moya, c'est un monde de terreur qui s'ouvre, sans le moindre répit. San Salvador, 1980 : la guerre civile fait rage entre la guérilla et la junte militaire. La violence est partout : dans la rue où brûlent les bus et se perdent les balles ; entre les classes sociales ; entre les sexes ; à l'intérieur des familles, déchirées,

minées par les mensonges et les secrets ; au cœur même de chacun.

Cette violence, Horacio Castellanos Moya, qui est né en 1957, en a fait l'expérience depuis son enfance, ses romans en témoignent. Il a dû s'exiler à plusieurs reprises et chercher asile dans les villes refuges du Parlement des écrivains. Si *Là où vous ne serez pas* et *Effondrement* (Les Allusifs, 2008 et 2010) laissaient encore la place à une ironie burlesque, dans *La Servante et le Catcheur*, le récit est aussi sombre que le Palais noir, l'hôtel de police qui aimante les destinées des personnages de cette tragédie en quatre actes.

Jusqu'au bout, une ignominie sans faille

Le premier se déroule dans la cantine de la grosse Rita où déjeune le Viking, à l'écart des autres flics du Palais noir voisin. Il a été un catcheur connu, maintenant, il rumine sa gloire passée et emploie ses dernières forces à exercer avec minutie ses talents de tortionnaire dans



les caves du Palais noir. On ressentirait presque de la pitié pour ce vieillard pathétique, rongé par un cancer, puant et solitaire, s'il ne se montrait pas jusqu'au bout d'une ignominie sans faille.

Au deuxième acte, la vieille Maria Elena se rend chez Albertico, le petit-fils des Aragón, des bourgeois communistes qu'elle a servis toute sa vie (et qui étaient déjà au cœur des précédents romans).

Au troisième volet apparaît Joselito, le petit-fils de Maria Elena. Cet étudiant fait ses premières armes au sein de la guérilla, avec un enthousiasme juvénile et une formation idéologique médiocre. Il est le fils naturel d'une infirmière ambitieuse qui « déteste la politique », entretient sa mère et son fils et vise à tout prix un poste à l'hôpital militaire. Elle-même est l'enfant bâtard de la serveuse. Dans cette histoire, les pères

sont morts ou absents.

Au quatrième acte, on retrouve Maria Elena à l'hôpital, face au Viking qui a reçu des balles alors qu'il était en train de crever dans sa tanière immonde. Entre-temps, les fils de ces vies se seront emmêlés de manière indéfectible. Seule issue : la mort dans l'horreur.

Raconter ces journées sans tomber dans la complaisance était une gageure. Castellanos Moya a trouvé une écriture sèche, dépouillée, dépourvue de tout affect. La terreur monte au fil des pages : les mécanismes se dévoilent, le récit atteint une tension presque insoutenable.

Des corps jetés à la mer

La grande force de Castellanos Moya est d'avoir inscrit l'horreur dans la banalité du quotidien. La quête d'un pansement pour soigner une petite blessure au pied, la préparation d'œufs au plat, une rivalité entre jeunes, les soucis d'argent etc.

On torture, on viole, on tire au hasard, on enlève les médecins en pleine opération, les corps sont jetés à la mer. Et pendant ce temps, la vie continue, médiocre, fragile, obstinée. Dans sa sobriété, un grand livre. ■

JOËL ISSELÉ